

« Dans un bon roman policier rien n'est perdu, il n'y a pas de phrase ni de mots qui ne soient pas significatifs. »

Paul Auster

Fin août 2015,

Aéroport Saint-Exupéry à Lyon, 14 heures 30, Éric de Bonnevalle de Monpensier s'approche du premier chauffeur de la longue file de taxis en attente de voyageurs. Le ciel est bouché, lourdement chargé de nuages menaçants, comme cela est courant au mois d'août. De sourds grondements sans éclairs se font entendre...

— Bonjour la France. Quel ciel ! Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu le soleil à Lyon ?

— Un certain temps, comme dirait Fernand Reynaud.

Ouvrant le coffre de son véhicule sans prendre la lourde valise, il ajoute, protocolaire dans son attitude : « Quelle est votre destination ? »

Sans se départir de son calme, sans acrimonie, Éric répond :

— A Punta Cana on portait mes valises... Je suis donc bien en France.

Le chauffeur, hilare, un Français d'Outre-Mer, s'exclame :

— Mais vous êtes parti depuis combien d'années ? Vous n'êtes pas au courant que l'esclavage a été aboli par un décret du 27 avril 1848.

— C'est bien ce que je disais. On est en France, les PRS (partis républicains et socialistes) sont au pouvoir, les relations sociales sont tendues, le chômage augmente, mais on ne veut pas renoncer aux droits acquis. Laissez-moi quelques minutes, le temps de me réhabituer.

Il place ses bagages dans le vaste coffre de la Mercedes, prends son temps, glisse dans un tube en aluminium le reste du cigare, un robusto, qu'il avait allumé quelques minutes auparavant en quittant le hall de l'aéroport, et s'adresse au chauffeur sur un ton légèrement moqueur :

— Si Monsieur le chauffeur veut bien condescendre à m'emmener à Lyon, au centre, je lui en serais infiniment reconnaissant.

Il entre dans le véhicule. Le chauffeur ferme la portière, prend le volant et démarre. L'air aimable, comme si de rien n'était :

— C'est une bonne heure pour circuler. Nous atteindrons rapidement votre destination. Vous avez passé un bon séjour à Punta Cana ?

— Oui, je vous remercie. Un mois de soleil et de repos, c'est très largement suffisant pour revenir en pleine forme.

— Vous avez fait le plein de cigares ?

— En effet, une dizaine de boîtes qui devrait me permettre de tenir jusqu'à mon prochain voyage. Vous fumez ?

— Oui, ça m'arrive. Mais je n'ai pas les moyens de m'offrir des modules comme celui que vous aviez.

Éric, pas rancunier, sort de sa poche de veste intérieure un bel exemplaire, brun, parfumé, souple sous les doigts et le tend au chauffeur :

— Tenez. Vous le fumerez ce soir avec un bon alcool, brun de préférence. Vous me donnerez votre carte, je pourrai vous faire signe pour mon prochain déplacement et vous me ferez un bon prix.

Ses yeux et sa figure se sont éclairés d'une vraie joie épicurienne et ses lèvres expriment sa reconnaissance :

— Merci beaucoup. On ne rencontre pas tous les jours des seigneurs de votre espèce. Votre nom, c'est ?

— De Bonnevalle. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Je vous laisse ma carte de visite, on ne sait jamais... En fait, bien qu'à la retraite, je touche encore un peu à tout.

A la fin du parcours, le chauffeur, Monsieur Donald-Marie Bonnami, était devenu un obligé d'Éric. Il avait ouvert la porte de son véhicule, la porte du coffre, sorti les bagages, encaissé le montant de la course en faisant une petite ristourne et serré la main de son client comme s'il le connaissait depuis des années. Éric avait sorti d'une liasse tenue par un gros trombone un billet de cent euros. Il aimait bien se donner l'air d'un *gros bonnet*. Afficher sa réussite pécuniaire ne lui déplaisait pas...

Puis, cigare à la bouche, il était entré dans son immeuble, avait grimpé les marches jusqu'au troisième étage sans emprunter l'ascenseur, désactivé l'alarme puis ouvert la porte de son appartement avec le bonheur que connaît, comme Ulysse, tout voyageur qui retrouve sa demeure après une longue absence. Sa joie fut de courte durée.

L'entrée ressemblait à un capharnaüm. Les tiroirs sortis de leur meuble entravaient le passage comme s'ils avaient été vidés à grande vitesse.

— Nom de Dieu, c'est quoi ce bordel... L'appartement a été cambriolé !?

La stupéfaction se lisait sur son visage, la contrariété puis une profonde inquiétude creusait ses joues, plissait ses yeux, lui coupait le souffle.

Il avançait lentement, repoussait les tiroirs du pied, posait ses bagages, claquait la porte, s'essuyait le front...

« Nom de Dieu ! » lance-t-il à nouveau avec rage. Il pénètre dans la salle de séjour. Tout est sens dessus dessous. Quelques tableaux pendent de travers, preuve qu'ils ont été regardés de près, des vides sur les murs indiquent la disparition d'autres tableaux ; les livres de sa bibliothèque jonchent le sol, prouvant sans discussion que les lieux ont été passés au peigne fin. Quelques bronzes auxquels ils tenaient particulièrement ont disparu. Les figurines en porcelaine sont répandues sur les tapis, entières ou ébréchées. La cave à cigares, ouverte, laisse clairement comprendre qu'en plus d'être connaisseurs en art, les voleurs étaient des amateurs de *puros* de Havane et de Saint-Domingue.

Il se rend dans sa chambre où il trouve la même désolation. Livres, bibelots, tableaux, gravures, tout a été bouleversé sans précaution.

Dans le dressing-room, le coffre a été descellé. Il s'est envolé... Éric se frappe le front et se parle à lui-même : « Mais comment ont-ils fait ? Ça a dû faire un de ces bruits et personne ne s'en est aperçu !?

C'est vrai qu'au mois d'août il n'y avait pas grand monde dans les étages... »

Sa cave à vin est vidée de ses plus belles bouteilles de Champagne, de Bordeaux et de Bourgogne. Il y en avait peu, mais soudain il regrette d'avoir tant attendu pour les boire.

Il tire nerveusement sur son cigare, manque d'air, s'assoit, se relève, gueule dans l'appartement vide pour exprimer sa colère, tourne en rond comme jadis l'ours du parc de la Tête d'Or dans sa cage.

— Il s'interroge : « Qu'est-ce que je fais ? Appeler la police tout de suite ? C'est ce qu'il faudrait faire. Oh non, je n'ai pas la force. Il s'assoit à nouveau, hurle : Punaise, ce n'est pas possible. L'alarme était branchée, comment ont-ils fait ? »

Des questions sans réponse s'agglutinent dans son cerveau et le mettent à mal. Il se relève : « Un café, il me faut un café. »

Il pénètre dans la cuisine, pose le pied sur des gravas, constate avec effarement que le sol est jonché de fragments de plâtre. Il lève les yeux au plafond et découvre un trou permettant le passage d'un homme et, sur le plan de travail, un tabouret qui a servi à la remontée des cambrioleurs. Il n'en croit pas ses yeux.

Profitant de la semaine creuse du mois d'août, du calme dans l'immeuble et dans le quartier en plein centre-ville, les cambrioleurs sont passés par les greniers pour accéder directement à son appartement par la cuisine, sans déclencher l'alarme qui ne condamne que la porte d'entrée.

Nerveusement, sa main tremble — de colère, de dépit, de fatigue...—, il glisse une capsule dans la

cafetière à expresso et fait couler un nectar noir et odorant dans une tasse en porcelaine blanche immaculée. Le contraste est saisissant : la cafetière, le café fumant, la porcelaine fine et tout ce désordre partout...

Tasse dans une main, cigare dans l'autre, enveloppé d'un nuage de fumée qui donne à sa silhouette une particulière étrangeté dans ce charivari, il ère dans l'appartement, puis soudain s'arrête, anéanti.

Dans le désordre qui règne sur les tapis du salon, une feuille blanche, froissée, est là, qu'il reconnaîtrait entre mille. Il s'agenouille, la saisit, la retourne et lit : « *Souviens-toi que je t'aime. Prends soin d'Agnès. Martine* ». A la signature est accroché un cœur qu'elle a dessiné.

C'en est trop. Ses nerfs lâchent, saisi d'une catharsis incontrôlable, il s'effondre sur place, frappe des poings le parquet, peine à respirer, tousse, hoquette, gémit, se calme, se détend et reste prostré à même le sol jusqu'au soir.

*

Les premières lueurs rosées du matin, reflétées par la façade de l'immeuble situé de l'autre côté de la rue, traversent les vitres des hautes fenêtres et produisent un relief tourmenté sur le sol du salon. La résille mouvante produite par l'ombre de l'extrémité d'un arbre proche accroît encore cet effet. Le maître des lieux, couché au milieu du fatras qui l'entoure, se retourne lourdement, cligne des yeux, reprend doucement conscience de la situation. Il tient toujours entre ses doigts la feuille de papier lue la veille, qui l'a plongé dans un état de souffrance insupportable, comme une goutte d'eau fait déborder un vase à la fin des fins ou une douleur rhumatismale ancienne qui réapparaît douloureusement après une chute.

A quarante trois ans, sa fille en avait vingt, Martine, son épouse, l'avait quitté définitivement, sans raison intelligible en cette époque post-moderne, alors qu'elle l'aimait, alors qu'il l'adorait, alors que le couple constituait un exemple d'entente maritale pour leurs amis. Elle avait fait sa valise en n'emportant presque rien, quelques vêtements, un réveil de voyage, sa trousse de toilette, une photo d'eux trois, heureux, dans la Rolls. Elle avait dit : « Garde tout, donne à Agnès ce qu'elle voudra conserver en souvenir de sa mère. Occupe-toi bien d'elle ; je sais, tu le feras, c'est ton enfant chérie... Adieu Éric, ne m'en veux pas, je ne peux pas faire autrement. Refais ta vie, surtout oublie-moi vite, ce n'est pas ta faute et tu n'as pas à payer pour moi ou avec moi... Adieu. » Elle avait posé un doigt sur ses

lèvres pour signifier qu'il ne fallait pas ajouter un mot, que c'était une décision irrévocable... Puis elle avait fermé la porte derrière elle, le laissant groggy dans le hall. Il avait écouté s'ouvrir la double porte de l'ascenseur. Il l'avait entendue descendre, l'oreille collée au battant de la porte de l'appartement, puis à l'ouverture de celui-ci au rez-de-chaussée, il s'était précipité à la fenêtre. Elle entraînait dans un taxi qu'elle avait commandé sans le lui dire. Il se souvenait encore de son regard intense, profond, fixe, sans doute embrumé par des larmes, lorsqu'elle avait relevé la tête vers la fenêtre où il était cloué par la fulgurance de la nouvelle et la souffrance qui en résultait. Elle n'avait pas fait un signe. Le taxi était parti et il avait éprouvé les sentiments impuissants de l'homme tenant la main de son épouse aimée qui s'en va irrémédiablement après les derniers sursauts de vie. Hébété.

Et comme la veille, sur le tapis, il s'était pareillement effondré, inconsolable, anéanti, stupéfait par la violence de la séparation et l'incompréhension de la raison de cette décision. Une déréliction incontrôlable s'était emparée de lui au cours des heures qui avaient suivi son départ. Et, à ce sentiment d'isolement et d'abandon, s'était ajouté celui mortifère d'une totale désespérance. Sa fille, Agnès, avait pris son indépendance et vivait dans un studio avec un copain, peut-être un fiancé, elle n'avait rien confié à ses parents à ce sujet. Au milieu de la nuit, vaincu par une sorte de solipsisme foudroyant, le vaste appartement, encombré de meubles anciens, de bibliothèques, de tableaux et de gravures, de bronzes, de statues, d'objets en porcelaine délicate,

peints ou bruts ou en biscuit, de bibelots de toutes sortes, lui était apparu soudain aussi vide que le plus inaccueillant des déserts, aussi inhospitalier que le plus infâme bouge... N'est-ce pas là où l'on a connu le bonheur que l'on doit quitter la vie !? C'est alors que l'idée de mort s'était imposée, l'avait empoigné, fait se lever et se rendre vers un coin secret de sa grande bibliothèque saisir le pistolet calibre 7,65, un MAB qu'il tenait de sa jeunesse tumultueuse et qu'il avait toujours conservé pour le cas où... Ce jour était arrivé, et cette arme n'allait pas le défendre contre autrui, mais le faire disparaître de ce monde à tout jamais, car il n'avait plus rien à y faire en l'absence de Martine. Déterminé, la main ferme, il avait posé le pistolet sur un guéridon puis extrait la boîte de balles qu'il avait ouverte en pensant : « Une balle suffira ». Une feuille de papier pliée en quatre était alors apparue sur le dessus des balles comme propulsée par une sorte de *Deus ex machina*, il l'avait dépliée et lu les mots de Martine, ceux qui l'avaient fait chavirer la veille au soir.

Elle savait le mal qu'elle lui ferait et l'extrémité à laquelle il pourrait succomber et, plutôt que de cacher ou de faire disparaître l'arme fatale et les balles, elle avait préféré, en écrivant ces quelques lignes, dresser une barrière infranchissable et lui rappeler sa responsabilité d'homme et de père. Les mots lourds de sens marquaient un interdit, donnaient une direction, suggéraient l'amour quoi qu'il en coûtât.

Une fois encore, bien qu'absente, elle venait se manifester au moyen des mêmes mots contenus sur cette feuille qu'il tenait entre les doigts. Il ne pouvait

que lui parler par la pensée : Martine, si seulement tu étais là, si tu savais comme ta présence me manque...

Comme une batterie, il sentait à présent qu'il se rechargeait et qu'il allait pouvoir à nouveau être efficace.

Un café, une douche, une longue séance de rasage avec l'aide d'une mousse protectrice et quatre lames efficaces... Il était temps de défaire sa valise.

C'est à cet instant que la sonnerie de son téléphone fixe le fait sursauter. Il court au salon en slalomant entre ses biens répandus partout sur le sol, et trouve sa fille, heureuse de l'avoir au bout du fil :

— Coucou Père, vous avez bien dormi, je ne vous dérange pas ?

— Bonjour, ma chérie. J'ai mal dormi, tu ne me déranges pas, et tu vas même pouvoir me rendre service.

La voix claire et affectueuse de sa fille lui fait un bien fou et, sans le manifester, par pudeur, il le distille lentement dans son cerveau et le fait se répandre dans tout le corps.

— Tout ce que vous voulez, je suis libre ce matin, j'avais même pensé que nous pourrions déjeuner ensemble. Vous ne m'inviteriez pas dans un de vos petits restaurants aux alentours ? Comme ça vous me parleriez de vos vacances...

— Si j'ai le temps, ce sera avec plaisir.

— Qu'est-ce que vous me racontez. Vous ne voulez pas voir votre fille chérie ?

— Bien sûr que si Agnès. Mais si tu voyais l'état de l'appartement... il a été cambriolé... Et pas qu'un

peu ! Hier, je n'ai pas eu la force, ni le courage de prévenir la police, mais il faut le faire à présent. Si tu pouvais les appeler tout de suite pour le constat... Dis-leur qu'ils sont passés par le grenier et qu'ils ont emporté beaucoup d'objets de valeur. Il doit s'agir de vrais professionnels agissant peut-être sur commande. Enfin, ce que j'en dis est très approximatif et sous le coup du choc. En fait, je n'ai pas encore évalué exactement mon préjudice.

— Oh mon Dieu ! Vous dites qu'ils sont passés par le grenier, en faisant un trou dans le plafond de la cuisine ? Comment est-ce possible ?

— Oui, je t'assure, dans le plafond de la cuisine. C'est incroyable ! Téléphone à la police et viens vite, on ne sera pas trop de deux pour faire un peu de rangement.

— D'accord, j'arrive... Ne vous en faites pas, je vais vous aider Père et, s'il le faut, je demanderai de l'assistance à une copine...

*

